TRACES DE MÉMOIRE

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

n° 23
Mars
2017

BELGIQUE - BELGIË
PP
BRUXELLES X
1/9464

CENTRE D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION
MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL

| TRIMESTRIEL N° 23 | JANVIER - FÉVRIER - MARS 2017
| BUREAU DE DÉPÔT : BRUXELLES X | N° AGRÉGATION P 801056

SOMMAIRE

ACTUALITÉ
Entretien avec l'enfant cachée Regina Sluszny
p. 2

AUSCHWITZ
Barbara Puc, l'enfant qui naquit à Auschwitz... et y survécut
p. 5

APPROFONDISSEMENT
Passages du livre *Rafle dans les Marolles* de Joost Loncin
p. 6

SAVIEZ-VOUS QUE...
...Nicholas Winton a sauvé plus de 600 enfants ?
p. 9

INTERROGATION
Les enfants enlevés de Lidice ont survécu au massacre, mais ont-ils pour autant été sauvés ?
p. 11

RÉFLEXION
Comment Marie Doležalová fut sacrifiée pour sauver Ingeborg Schiller
p. 14

VARIA
p. 16

Éditeur responsable
Henri Goldberg
Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 bte 50 - 1000 Bruxelles

© DR

ACTUALITÉ

Charel et Anna, des gens « ordinaires » qui ont commis des actes extraordinaires. Non seulement ils ont sauvé la fillette juive Regina, mais ils ont toujours respecté ses traditions.

Chacun est libre de choisir le bien !

Chacun est libre de choisir le bien !

Entretien avec l'enfant cachée Regina Sluszny

INTRODUCTION

L'ENFANT COMME SYMBOLE D'INNOCENCE

Assassiner des enfants, symboles de l'innocence, c'est priver un peuple de son avenir. Il va de soi que chaque enfant, peu importe où il est né, doit être protégé en tout temps, ainsi que l'affirme la *Convention des Droits de l'Enfant* (ONU, 1989). Malheureusement, ce droit a été bien trop souvent bafoué au cours de l'histoire.

En 2017, l'ASBL *Mémoire d'Auschwitz* s'intéressera tout particulièrement à l'enfant, avec pour slogan « Une jeunesse perdue ». Le ciné-club *Passeurs d'Images* présentera plusieurs exemples de cette « jeunesse perdue ». Le bulletin pédagogique *Traces de Mémoire* consacrera également quatre de ses numéros aux expériences vécues par les enfants pendant la Shoah.

Il existe de nombreux exemples d'enfants qui sont parvenus à survivre grâce à des gens qui se sont impliqués pour sauver l'innocence, sauver l'enfant. Des hommes ordinaires ont littéralement accompli des actes héroïques sans faire aucune différence de race ou de nationalité. Ils ont fait preuve de courage, de charité et même d'abnégation envers des jeunes gens qu'ils ne connaissaient pas.

Dans cet article, nous nous intéresserons aux « enfants cachés », victimes oubliées de la Shoah et de la folie nazie. Les morts et les rescapés des camps ne sont pas les seules personnes à commémorer : le mal a en effet infligé des blessures très profondes à la population. Les enfants cachés ont certes été sauvés, ils ont survécu, mais à quel prix ? Toute sa vie, l'homme se souvient souvent inconsciemment et porte en lui les expériences vécues dans son enfance. La guerre est une expérience qu'aucun enfant ne devrait connaître.

Le philosophe français Jean-Paul Sartre affirmait que l'homme est condamné à être libre. Et, en temps de guerre, un homme n'est-il pas libre de faire ce qu'il ne ferait pas dans d'autres circonstances ? Il y a donc toujours des hommes qui en des temps inhabituels d'extrême violence ont agi avec une très grande bonté.

Nous aimerions raconter l'histoire de la jeune Juive Regina Sluszny. Elle n'avait qu'un an lorsque la guerre a éclaté. Si elle avait été déportée, elle n'aurait pas survécu à la tragédie, mais elle a été accueillie dans une famille flamande ordinaire. « Ordinaire » dans le sens où cette famille n'avait rien de spécial. Ce qui est extraordinaire, c'est que cette famille, en agissant comme elle l'a fait, n'a pas sauvé que le bébé : les descendants de Regina doivent eux aussi leur existence à ces gens (extra)ordinaires. Regina a échappé à une mort certaine et a bénéficié de l'éducation débordante d'amour et d'affection que mérite chaque enfant de cet âge. Au cours d'un entretien, Regina Sluszny raconte son histoire extraordinaire et repense aux personnes inoubliables qui l'ont sauvée. ■

Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL *Mémoire d'Auschwitz*
Trad. : Emilie Syssau

© ASP

Le livre *Vergeten oorlogskinderen* qui contient les témoignages de Regina Sluszny et de Georges Suchowolski est uniquement disponible en néerlandais.

Renseignements et commande :

georges.boschloos@auschwitz.be

Prix : 22,50 €
(+ frais de port)

Regina Sluszny est née en 1939 à Anvers dans une famille juive orthodoxe. Enfant cachée (de 1942 à 1945), elle a survécu à la Shoah. Après la guerre, elle est retournée vivre chez ses parents tout en conservant un lien solide avec sa « famille adoptive ». Après une vie réussie dans le monde des affaires, Regina a commencée à témoigner devant petits et grands. Aujourd'hui vice-présidente du Forum juif, elle a été durant deux ans présidente de l'organisation « L'Enfant caché ».

© ASBL Mémoire d'Auschwitz/J.P.

Regina Sluszny lors de l'entretien : Charel et Anna ne sont jamais loin, leur photo a reçu une place d'honneur parmi les photos de famille

ENTRETIEN

JP : Pourriez-vous raconter votre vie depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale ?

RS : Quand j'ai eu six ans, Charel et Anna [ses parents adoptifs à Hemiksem, NDLR], chez qui j'avais passé trois ans, m'ont dit que je devais partir avec ma mère, et retourner vivre à Anvers. Ça faisait des années que je ne l'avais plus vue. C'était étrange de m'entendre dire que je devais rentrer « chez moi… » Car je me sentais chez moi à Hemiksem. Ma mère leur a demandé comment elle pourrait un jour les remercier. Charel lui a répondu : « Ne la prenez pas complètement. » Et c'est ce qu'il s'est passé : j'allais leur rendre visite tous les weekends.

Mes parents, des Juifs orthodoxes traditionnels, respectaient les commandements. J'ai donc dû les apprendre à mon tour. Je me souviens que ma mère m'a giflée une fois où je lui avais demandé un verre de lait après le dîner : cela allait à l'encontre du code alimentaire dont je n'avais aucune idée. Comme ma mère trouvait que le néerlandais ressemblait trop à l'allemand, on m'a changée d'école pour une institution religieuse francophone pour filles. Après des études de secrétariat à Anvers, j'ai été embauchée comme secrétaire chez un diamantaire. Un an plus tard, je me suis mariée avec Georges [Suchowolski, lui aussi un enfant caché, NDLR] et nous avons eu des enfants. Plus tard, j'ai tenu un restaurant chinois kasher à Anvers. Depuis les années 1990, où j'ai pu prendre ma pension, j'ai commencé à témoigner devant petits et grands. Contrairement aux témoignages des rescapés des camps, l'histoire des enfants cachés a longtemps été plongée dans l'oubli. Il fallait y remédier.

JP : Quels souvenirs gardez-vous de la famille qui vous a aidée à survivre à la Shoah ?

RS : Pour moi, ça a été très simple dès le départ. Charel et Anna étaient des gens simples, cela ne paraissait pas non plus extraordinaire pour un enfant. À l'âge adulte, j'ai compris que ce qu'ils avaient fait était extraordinaire, mais Charel a toujours trouvé cela « normal ». Il faut savoir que Charel a fait beaucoup plus que simplement sauver un enfant. Il risquait sa vie en sortant la nuit à vélo, ce qui était interdit, quand il apportait de la nourriture à mes parents. Imaginez un peu : il y avait des tickets de rationnement et on ne mangeait pas toujours à sa faim. Il me racontait aussi ce que vivaient mes parents. Et ça allait encore plus loin que ça. Charel et Anna m'ont donné une éducation remplie d'amour. Mais surtout, ils ont respecté ma tradition tout le temps que j'étais cachée chez eux : ils ne m'ont jamais donné de viande de porc [interdite par le code alimentaire juif, NDLR] et n'ont jamais essayé de me convertir. Ils ont fait preuve de respect envers l'enfant et la personne que j'étais. Anna m'a demandé plusieurs fois de l'appeler « moeke » (« maman », NDLR). Je lui répondais : « La semaine prochaine ». Il y a probablement une raison pour que j'aie répété ça sans cesse. Inconsciemment, je devais savoir qu'elle n'était pas ma mère et que ma mère vivait encore. Elle ne m'en a jamais voulu. Rétrospectivement, je me dis que j'aurais peut-être mieux fait de le dire ; cela n'aurait fait de mal à personne !

JP : Que devraient avant tout garder en mémoire ceux qui lisent votre témoignage : l'image de la femme qui a été sauvée et raconte aujourd'hui son histoire ou celle de la fillette d'antan ?

suite à la p.4 →

RS : Quand je témoigne devant des enfants, ils montrent tous de l'intérêt, ils écoutent attentivement et osent poser des questions. Mais en général, ils en savent très peu sur les événements. Pour les enfants de plus de huit ans, il est important de comprendre quel type d'enfant a été sauvé. Je n'aime pas leur parler des horreurs de la Shoah, je préfère évoquer la bonté de Charel et Anna. On ne doit pas les oublier. En racontant des choses négatives aux enfants, on les dévaste. Je leur parle d'Hemiksem et de tous les baisers et de l'amour que j'y ai reçu.
L'histoire de Georges, mon mari, est tout autre. Il a connu une existence beaucoup plus dure et cela se reflète dans ses souvenirs. Tout était négatif. C'était complètement différent pour moi : je raconte aux enfants des souvenirs très heureux de mon enfance pendant la guerre.

JP : À quel point êtes-vous reconnaissante envers Charel et Anna ?
RS : Il ne s'agit pas uniquement d'eux, vous savez. Charel et Anna n'avaient pas d'enfant. Leur voisinage a donc dû trouver bizarre de les voir soudain avec une fillette, en pleine guerre qui plus est. Tout le quartier [Saint-Bernard, NDLR] connaissait mon existence, mais personne ne m'a ni trahie ni dénoncée. Le mot « bien » n'est pas assez fort pour décrire ce qu'ils ont fait.
Charel était un homme instruit, il maîtrisait le néerlandais et le français. Il avait vécu la Première Guerre mondiale, donc il connaissait les atrocités de la guerre et la violence et savait très bien quel danger il courait. Mais il affirmait avec passion : « Il y a une solution pour tout, il suffit de la trouver ! Nous sommes tous nés égaux et nous sommes tous égaux. Mais on a toujours le choix de faire soi-même quelque chose de bien. » C'est Charel qui m'a appris le « bien ». Il m'a appris que dans une boutique, le client est roi, peu importe qui il est. J'ai toujours appliqué ce principe par la suite. « Chaque homme est un homme ! On doit choisir soi-même le bien que l'on fait aux hommes. » Quand j'avais des problèmes ou que j'avais besoin d'un conseil, je n'allais pas voir mes parents, mais Charel et Anna.
En 2011, après que j'ai lancé la procédure, Charel et Anna ont été reconnus comme « Justes parmi les Nations » par Yad Vashem. Le diplôme a été remis au fils de la sœur d'Anna à Hemiksem en présence des descendants des villageois. Je suis désolée que ce soit arrivé si tard. J'aimerais l'avoir fait beaucoup plus tôt ! Mais je suis restée leur « enfant » jusqu'à la fin.

JP : Qu'auriez-vous chuchoté à l'oreille de la fillette cachée d'autrefois ?
RS : C'était une enfant heureuse ! Il n'y avait donc rien à lui dire. Mais peu d'enfants ont eu la vie que j'ai eue. À ce moment-là, je menais une vie plus que normale et heureuse.

JP : Quel conseil donnez-vous aux jeunes ?
RS : « Chacun est libre de choisir le bien ! » C'est ce qu'a fait Charel et c'est le droit de chacun de faire de même. Néanmoins, tout le monde ne fait pas le bien. Car « faire le bien » signifie que l'on doit donner beaucoup et que l'on ne reçoit pas toujours beaucoup en retour. ■

Entretien mené par
Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL *Mémoire d'Auschwitz*
Trad. : Emilie Sissau

Regina Sluszny, en compagnie de feu son époux Georges Suchowolski, lui aussi « un enfant caché »

© DR

La petite Barbara dans les bras de Stefania Peronczyk

© DR

Barbara Puc, l'enfant qui naquit à Auschwitz… et y survécut

Le camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau n'avait à l'origine aucun équipement pour les enfants, ni pour les nouveau-nés. Néanmoins, quelques centaines d'enfants vont y naître. Il est inimaginable que ce lieu de mort et de désolation ait servi de lieu de naissance. Le système nazi n'hésita pourtant pas à placer des femmes enceintes en camp de concentration, avec les conséquences qui devaient en découler. Même si la plupart des bébés étaient assassinés dès leur naissance, certains, comme Barbara Puc, en réchappèrent.

La septuagénaire Barbara Puc n'a plus, fort heureusement pour elle, de souvenirs du lieu qui la vit naître ni des conditions qui y régnaient. À l'âge de dix ans, sa mère polonaise et catholique lui fit le récit de sa venue au monde. En 1943 Stefania Peronczyk, âgée de 21 ans, était enceinte de son premier enfant. Son mari, Stanisław Peronczyk, qui était ouvrier dans une fabrique de locomotives fut soupçonné de sabotage. Bien que les nazis ne puissent pas fournir de preuves de sa culpabilité, le couple fut arrêté. Cette mesure préventive faisait partie de la procédure standard du système concentrationnaire nazi. Une arrestation administrative avec des conséquences importantes, puisque Stefania était enceinte de trois mois. Le jeune couple, qui habitait dans la région d'Oświęcim, fut envoyé dans le camp de concentration d'Auschwitz. Comme une enquête était en cours à leur sujet, ils ne furent pas dans le système concentrationnaire, mais se sont retrouvés dans une cellule qui était sous la surveillance de la Gestapo, dans le *Block* 11 (connu parmi les détenus sous le nom de « Bloc de la Mort »). Après quelques mois, durant lesquels aucune preuve à charge ne fut apportée, le futur père de Barbara Puc fut déporté vers le camp de concentration de Mauthausen où il dut travailler comme un esclave. Sa femme enceinte fut transférée vers le camp de concentration de Birkenau, où elle devait donner la vie peu de temps après. Stefania se retrouva dans une baraque avec essentiellement des femmes russes. Par miracle, une sage-femme, Stanisława Leszczynka aida Stefania à accoucher dans des conditions très défavorables. Barbara Puc vit le jour sur le système de chauffage primitif de son baraquement… c'est sur des briques qu'elle poussa son premier cri. Peu de gens s'attendaient à ce que le nouveau-né survive dans des conditions terribles mais normales à Auschwitz. La mère exténuée ne pouvait nourrir son enfant, par manque de force. Sans lait, l'enfant ne tiendrait pas bien longtemps. Un second miracle se produisit : une femme qui avait accouché dans la même baraque et qui avait perdu son bébé put donner le sein à l'enfant. En signe de gratitude, Stefania donna Weronika comme second prénom à son enfant, en mémoire de la femme qui la sauva de la famine. Que Barbara soit une enfant miraculée se confirme encore quand elle échappa de justesse à la folie raciale du docteur Mengele. Il avait remarqué ce bébé aux cheveux blonds et aux yeux bleus et l'avait sélectionné pour un projet de « germanisation » raciale. Par suite de la situation chaotique, Mengele la perdit de vue.

Il était impensable pour Stefania d'abandonner sa petite fille. À l'évacuation du camp, elle récupéra quelques vêtements dans les baraques de tri, entre autres une veste avec une étoile jaune. Elle y enveloppa sa petite fille et l'emmena sur son dos pendant les marches de la mort. Quand elle pensa être arrivée, elle fut arrêtée avec d'autres femmes par des soldats allemands qui avaient remarqué l'étoile jaune sur l'habit de sa fille. Un des Allemands la prenait pour une Juive, ce qui était une situation très dangereuse. Une femme du groupe, qui parlait l'allemand expliqua la situation et l'implora de les épargner, requête à laquelle il donna curieusement suite…

Non seulement Barbara a survécu aux horreurs d'Auschwitz, mais elle a fondé une grande famille en devenant mère, grand-mère et arrière-grand-mère. ■

Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL *Mémoire d'Auschwitz*

Texte intégral sur notre site : http://www.auschwitz.be/images/_expertises/2016-puttemans-naissance_auschwitz.pdf

Jacky n'a que quatre ans. Sa mère l'abandonne au cœur des Marolles, quartier populaire de Bruxelles. Cruauté ? Non, mais nous sommes en 1943. La mère de Jacky est juive, et elle a pris la décision héroïque de sauver son enfant avant de disparaître elle-même dans la tourmente nazie. Avant la Deuxième Guerre mondiale, 65 000 Juifs habitaient notre pays, dont 4 000 dans les Marolles. Mais c'était avant le registre des Juifs, l'étoile juive, les rafles et les trains pour Auschwitz… Peu à peu, le refus s'organise. Celui des mères juives d'abord, puis des voisins, l'aide aux pauvres et les groupements de Résistance enfin. Jacky trouvera refuge avec trois autres petits garçons dans une même famille, à Bruges. Il sera sauvé, mais non ses parents.
25 000 Juifs de Belgique mourront à Auschwitz.

Nous présentons une sélection de passages du livre *Rafles dans les Marolles*, évoquant une ahurissante histoire à partir de témoignages.

L'année perdue de Jacky : 1943

Jacky avait quatre ans et demi lorsque sa mère l'abandonna. C'était à la fin de 1942. Elle le laissa dans un quartier populaire de Bruxelles que l'on appelle les Marolles. Jacky ne reverrait plus jamais sa mère. Il était assis sur un petit banc, dans un long couloir. Vêtu de ses plus beaux habits, il serrait sur ses genoux une petite valise qui contenait ses affaires. Jacky avait reçu un petit jouet de sa maman : un petit chien en bois que l'on pouvait faire sauter en tendant les élastiques des pattes et de la tête. Ce n'est que beaucoup plus tard que Jacky comprendrait qu'il s'agissait d'un cadeau d'adieu. Sa mère enfila le long couloir et disparut sans se retourner.
Le souvenir de cette séparation poursuivit Jacky pendant toute sa vie. Et il n'est même pas certain que ses souvenirs soient parfaitement exacts. Pendant près de soixante ans, il s'est efforcé de considérer le petit chien jouet, la valisette, le petit banc et le long couloir comme plus crédibles que l'adieu glacial de sa mère.
Le quartier des Marolles est un lieu populaire, grouillant mais agréable, comme on en trouve dans toutes les capitales du monde. Jacky était un véritable « ketje des Marolles ». Il était aussi un *ketje* juif. On a totalement oublié qu'une importante communauté juive vivait dans les Marolles entre 1920 et 1942. Les parents de Jacky, Chana Borzykowska et Benjamin Blacherman, disparurent dans l'holocauste. Ils habitaient au 117 de la rue Blaes, au cœur des Marolles.
Jacky, lui, survécut. À la crèche où l'avait abandonné sa mère, il fut recueilli peu après par deux jeunes femmes qui le mirent à l'abri dans leur famille, aux environs de Bruges. Jacky n'a que de très vagues souvenirs de cette vie clandestine. Il n'a pas su quelle était cette famille, ni où elle vivait. La seule certitude était que, au début de 1944, quelques mois avant la Libération de la Belgique, il fut transféré pour l'une ou l'autre raison dans une famille de fermiers, à Buggenhout, en Flandre Orientale. Jacky y vécut pendant plus de deux ans, parce qu'il était devenu clair, entre-temps, qu'il était orphelin. L'année 1943 – entre la fin de 1942 et le début de 1944, pour être précis – était un grand vide. C'était un trou dans son existence.
(…)
Jacky Borzykowski, Gabriel Zimmerman et son frère Édouard, ainsi qu'Henri Szlamowicz sont quatre ketjes des Marolles qui, durant la Seconde Guerre mondiale, furent cachés dans la même famille de Meulemeester à Sainte-Croix-lez-Bruges. Voici plus de vingt-cinq ans, Édouard Zimmerman mourut de chagrin à la suite de ce qui était arrivé à sa famille. Mais les trois autres sont toujours en vie. Voici leur histoire. C'est celle de quatre enfants juifs qui partagèrent par hasard le même canot de sauvetage. C'est aussi l'histoire de la façon dont les Juifs des Marolles sauvaient leurs enfants, avant de disparaître eux-mêmes dans l'holocauste. C'est une histoire dont les fils conducteurs sont la terreur et le hasard, le courage et la misère.

La baronne des Marolles

À l'origine, l'assistance aux Juifs se fit spontanément et de façon individuelle. Ou plutôt, les Juifs demandèrent d'abord spontanément et individuellement de l'aide aux voisins, amis, clients, concurrents, collègues, condisciples, etc. Ils les approchèrent avec toute la prudence requise pour savoir s'ils étaient disposés à les aider. En septembre 1942, il n'existait pas encore d'organisme de Résistance qui pût aider les Juifs à entrer dans la clandestinité. Il se ferait encore attendre pendant quelque six mois. Il semble

© DR

Rafle dans les Marolles. Quatre enfants juifs sauvés de la Shoah.
Louvain-La-Neuve, Versant Sud, 2003.
ISBN : 978 2 930358 154

paradoxal que cela ait duré si longtemps parce que ce sont précisément la persécution des Juifs et les rafles qui donnèrent une impulsion formidable et violente à la Résistance antinazie. Mais il était plus facile d'organiser du sabotage et des attentats meurtriers que le sauvetage de toute une communauté juive.

Ce que fit alors la Résistance, c'est de lancer un appel dans la presse clandestine aux industriels, propriétaires, hôteliers, rentiers et aux fermiers pour qu'ils engagent des couples juifs moyennant logement et subsistance. Mais, surtout au début, les Juifs ne purent compter que sur eux-mêmes. L'argent économisé fut compté, des provisions constituées. On essayait de calculer combien de temps on pourrait tenir. Au cours de ce chaotique été de 42, chacun était convaincu que la guerre ne durerait plus que quelques mois. Les Allemands avaient perdu la guerre : c'était clair pour tout le monde. Il s'agissait donc de « mordre sur sa chique » (prendre sur soi) pendant quelque temps.

La réaction des Belges donnait confiance à ceux qui tentaient l'aventure de la clandestinité. Ils voulaient assurément aider les enfants. Ils avaient déjà eu cette réaction pendant les étés de 40 et 41. Les structures et les moyens de liaison grâce auxquels les petits citadins affamés avaient été amenés dans les compagnes pour se fortifier furent réactivés, mais cette fois pour permettre aux enfants juifs d'entrer dans la clandestinité. Les directeurs et directrices d'internats et de centres de santé ne posaient pas de questions quand une mère, avec un enfant, venait demander du logement. Et ils acceptaient que l'enfant prolonge son séjour au-delà de la période que pouvait payer la mère. On assista même à la constitution d'un véritable circuit de familles qui acceptaient un hôte juif moyennant finances. Les tarifs étaient toutefois élevés, parfois tout à fait excessifs.

Les Allemands eux-mêmes avaient lancé un signal qui, bien qu'il fût mal interprété, donna confiance aux Juifs. L'Association des Juifs contrôlée par l'occupant ne pouvait créer des orphelinats et des écoles que pour des enfants juifs « isolés ». Cette mesure avait pour objet de maintenir le mensonge de la « mise au travail ». Ainsi naquit l'idée que les enfants étaient épargnés. Fela Perelman, l'épouse du professeur Chaïm Perelman, un notable de l'Association des Juifs, avait la direction de ces petites écoles. Bien que Fela Perelman fit ainsi un pas dans la logique des Juifs, elle conseillait en secret aux mères juives de ne pas lui confier leurs enfants mais de les mettre en sécurité chez des parents non juifs.

Baby Henri 13 octobre 1943

La famille Szlamowicz avait entretemps déménagé vers la commune de Saint-Gilles. Le père Szlamowicz y exploitait un magasin de chaussures, rue J. Robie. La famille vivait à l'arrière du magasin, fermé faute de clients. La mère d'Henri avait obtenu des Allemands l'autorisation de travailler dans un atelier de couture juif. Sous la contrainte, on confectionnait des uniformes d'hiver pour les Allemands. Les travailleuses juives du textile étaient spécialisées en doublures de peaux de lapin. La famille Szlamowicz se considérait sans doute à l'abri et n'était pas encore entrée en clandestinité. Toutefois, Rachel, la demi-sœur d'Henri, avait été mise en sécurité.

Jusqu'après l'été de 1943, des milliers de Juifs pouvaient encore habiter en ville en toute légalité et y

suite à la p.8 →

travailler. Les Juifs de nationalité belge et ceux qui possédaient une autorisation de travail n'étaient pas inquiétés. Mais cette situation elle aussi allait prendre fin. Et les Juifs belges seraient déportés. Même la protestation de la reine mère Élisabeth ne pourrait rien y faire.

Le 13 octobre 1943, Sura Gola fut arrêtée, en même temps que sa sœur Feigla et son beau-frère Karol Rozenberg. Ces derniers habitaient au coin de la rue Robie, au n° 30 de la rue Garibaldi. Sura était par hasard en visite chez les Rozenberg. Lorsqu'elle fut enregistrée au camp de rassemblement de Malines, elle fit modifier l'adresse sur la fiche préparée pour son mari par la Gestapo. Elle fit biffer rue Robie pour la rue Garibaldi, où les Allemands avaient tout de même déjà pénétré. Elle espérait ainsi protéger son mari et son enfant. Depuis ce moment-là, Abraham Szlamowicz habita donc en fait clandestinement à son adresse officielle.

Henri avait à ce moment à peine un peu plus d'un an. Sa sœur Rachel, 10 ans, était cachée depuis le début de 1943 dans le couvent Saint-Vincent-de-Paul, à Obourg. Le Comité juif de Défense s'en était occupé. Rachel portait le numéro de code 666. Après l'arrestation de sa femme, Abraham Szlamowicz resta seul avec son bébé. Une situation impossible. Bien que Rachel eût été aidée par la Résistance, Abraham ne savait absolument pas à qui il pouvait demander de l'aide pour Henri. Le Comité juif de Défense était clandestin. Il n'avait pas un guichet où s'adresser.

En désespoir de cause, Abraham Szlamowicz demanda de l'aide au curé Buisseret de la paroisse Sainte-Alène, dans l'avenue des Villas, près du parc de Forest. Mais le curé ignorait tout comme lui ce qu'il fallait faire. Heureusement, son vicaire Balthasar le savait. Balthasar était l'aumônier de la troupe scoute locale, où se trouvait Gabriel Zimmerman. Balthasar le savait grâce aux « tantes de la Résistance » du garçon, Madeleine et Manuelle de Meulemeester. Elles lui avaient demandé de rester en alerte. Comme elles appartenaient elles-mêmes au mouvement scout, les de Meulemeester y avaient envoyé Gabriel. Balthasar allait demander à ces deux dames si serviables de prendre encore un petit enfant en charge. Manuelle et Madeleine allèrent immédiatement chercher le petit Henri. Elles emmenèrent le courageux Gabriel. Gabriel précédait ses « tantes » sur sa bicyclette pour que son phare éclaire la rue : il faisait déjà sombre et le couvre-feu était de rigueur. C'est une promenade de plusieurs heures, de Boitsfort à Saint-Gilles : d'abord traverser le Bois de la Cambre par la chaussée de La Hulpe, ensuite par la chaussée de Waterloo jusqu'au cœur de Saint-Gilles. Le chemin dans le Bois de la Cambre était étroit et désert, quoique bordé de belles villas. Plus on s'approchait de la ville, plus les quartiers devenaient populaires et les maisons modestes. Gabriel roulait de coin de rue en coin de rue, de manière à pouvoir annoncer s'il apercevait une patrouille allemande. Manuelle et Madeleine poussaient un landau pour emmener le bébé.

Abraham Szlamowicz les attendait dans son arrière-boutique. Elles prirent le bébé, ne dirent rien et ne restèrent que quelques instants. Le père ne dit rien non plus. Sans autre cérémonie, le bébé fut couché dans le landau et les sœurs de Meulemeester retournèrent chez elles. Sur le chemin du retour, Gabriel rencontra une sentinelle allemande au pont du chemin de fer, à la chaussée de La Hulpe. Ils n'étaient plus qu'à quelques centaines de mètres de leur maison. Gabriel et le soldat allemand furent aussi effrayés l'un que l'autre. Le soldat quitta le pont et projeta sa lampe de poche vers Gabriel. Celui-ci fit semblant d'être un peu simplet et longea à vélo le talus du chemin de fer. L'Allemand laissa faire le garçon et le regarda s'éloigner. Derrière son dos, Madeleine et Manuelle de Meulemeester passèrent le pont à toute vitesse.

Ce ne sont pas les audacieuses jeunes femmes qui s'occupèrent du bébé, mais leur gouvernante anversoise, Hélène Van Den Bril (47 ans). Hélène, qui n'était pas mariée, se prit immédiatement d'affection pour Henri. Durant la semaine, elle soignait le bébé dans la maison de Meulemeester. Quand elle disposait de week-ends libres, elle l'emmenait chez elle, à Kontich. Elle habitait là avec son frère Émile, sa sœur Julia et le petit garçon de celle-ci, Jean-Marie Pigeon. Julia avait perdu son mari en 1942 et était devenue fort pauvre. Elle était revenue avec son fils dans la maison familiale. ■

Sélection des passages :
Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL *Mémoire d'Auschwitz*

Joost Loncin (1955) est diplômé en philologie germanique à la K.U.Leuven. Il était responsable des nouvelles de l'étranger au journal *Het Volk* et il fut rédacteur au journal *Het Nieuwsblad*.

... Nicholas Winton a sauvé plus de 600 enfants ?

© DR

Les actes courageux de Nicholas Winton ont été découverts par le public en 1988 lors d'une émission télévisée diffusée par la BBC *That's Life* quand l'homme a été confronté par surprise avec nombre de personnes qui avaient été sauvées par lui

Nicholas Winton, né au Royaume-Uni, vient d'une famille juive allemande qui s'est installée en Grande-Bretagne en 1907, deux ans avant sa naissance. Pour s'intégrer plus facilement dans la société anglaise, elle a changé son patronyme allemand de Wertheim en Winton. Pendant l'enfance de Nicholas, ses parents se convertissent et le font baptiser. L'adolescence de Nicholas est caractérisée par un engagement social. Dès les années 1930, il pressent les dangers du nazisme dans l'Allemagne tombée entre les mains d'Adolf Hitler.

Le 15 novembre 1938, en réaction aux événements inquiétants dans l'Allemagne nazie lors de la nuit de Cristal, la *House of Commons* britannique (comparable à la Chambre des représentants de Belgique) adopte un décret qui accorde aux réfugiés de moins de 17 ans l'accès au territoire britannique. Pendant l'hiver 1938-1939, Nicholas Winton se rend à Prague pour aider un ami dans ses activités bénévoles. Avec la création, en mars 1939, du *Reichsprotektorat Böhmen und Mähren* [protectorat de Bohème-Moravie], toute la région tombe sous l'autorité nazie et la population juive court un réel danger. Le jeune Britannique ne peut y assister passivement. Quand son propre enfant, victime du syndrome de Down, décède à l'âge de six ans, Winton décide de venir en aide aux enfants vulnérables.

À partir de juillet 1939, Nicholas Winton fait transférer 669 enfants tchèques à Londres. Pour leur trouver un gîte, Winton et sa femme publient des photos des jeunes réfugiés dans le journal *Picture Post*. Des familles anglaises peuvent ainsi réagir et accueillir ces enfants. La plupart seront les seuls survivants de leur famille. Nicholas Winton écrit aussi à des personnalités, parmi lesquelles le président américain F. D. Roosevelt. Son cri d'alarme reste cependant sans réponse. Il constatera plus tard que 2 000 autres enfants auraient pu être sauvés.

Le 1er septembre 1939, un train avec 250 enfants à bord doit partir pour Londres, mais il ne démarre pas, car la guerre a éclaté

"I never thought what I did seventy years ago was going to have such a big impact as apparently it has. And if it is now got a story, which helps people to live for the future, well, that will be an added bonus."

« Je n'ai jamais pensé que ce que j'ai fait il y a septante ans allait avoir un impact tel que celui qu'il semble avoir aujourd'hui. Et si cela constitue maintenant une histoire qui aide les gens à vivre leur vie, alors ce sera un plus. »

Sir Nicholas Winton, 2009

suite à la p.10 →

SAVIEZ-VOUS QUE...

"Sir Nicholas stal se v Česku legendou, hrdinou a symbolem aktivního dobra. Jeho příběh ukazuje, že prolomení pasivního sledování blížící se katastrofy, která může zasáhnout ostatní a aktivní snaha pomoci, může zachraňovat lidské životy. Nicholas Winton zanechal v historii . Svědectví 669 „wintonových dětí" jejichž rodiny se dnes ve třetí a čtvrté generaci rozrostly na několik tisíc úspěšných lidí je nejsilnějším důkazem významu Wintonova odkazu pro současnost a inspirací

Jaroslav Kurfürst
Ambassadeur de la République tchèque en Belgique

Sir Nicholas Winton est une légende en République tchèque, un héros qui symbolise le « bien en action ». Son histoire nous montre l'importance de sortir de la passivité quand une catastrophe menace les autres et comment un effort concret peut sauver des vies. Nicholas Winton a laissé des traces profondes de ses « bienfaits » dans l'histoire. Les 669 « enfants de Winton » ont pu grandir et fonder chacun leur propre famille. La troisième et la quatrième génération comptent aujourd'hui des milliers de personnes qui ont réussi dans la vie. Ils sont la preuve la plus marquante de son important héritage et sont une source d'inspiration pour la jeunesse.

© ASBL Mémoire d'Auschwitz/G.B.

Nicholas Winton a réussi à sauver plus de 600 enfants en organisant plusieurs trajets en train partant de Tchécoslovaquie vers Londres. Ce véritable mouvement de sauvetage a finalement permis à presque 10 000 enfants de fuir la Shoah en rejoignant ces transports par trains qui sont partis d'Allemagne, d'Autriche, de Pologne et de Tchécoslovaquie. L'artiste allemand Frank Maisler, qui lui aussi réussit à s'évader avec un transport d'enfants, créa le projet « *Trains to life, Trains to death* » dont nous voyons ici une sculpture que l'on retrouve en face de la gare de Friedrichstraβe à Berlin

Gerda Mayer, née en 1926, est une des enfants sauvés par Nicholas Winton. Après la Seconde Guerre mondiale, elle étudie la littérature anglaise et se fait connaître pour ses poèmes. Celui ci-dessous est de sa main.

(Bernini's Cat, p. 90)

THE CHILDREN ARE
THE CANDLES WHITE
THEIR VOICES ARE
THE FLICKERING LIGHT
THE CHILDREN ARE
THE CANDLES PALE
THEIR SWEET SONG
WAVERS IN THE GALE

STORM, ABATE !
WIND, TURN ABOUT !
OR YOU WILL BLOW
THEIR VOICES OUT

en Pologne. Des enfants de ce train, seuls deux (moins de 1 %) survivront à la Shoah.
Lorsque, au printemps 1940, le Royaume-Uni s'engage aussi dans la Seconde Guerre mondiale, Nicholas Winton, objecteur de conscience, refuse de participer militairement au conflit. Il sert cependant auprès de la Croix-Rouge. Plus tard, il change d'avis et combat dans la *R.A.F.*
Après la Seconde Guerre mondiale, il travaille entre autres auprès de l'Organisation internationale pour les réfugiés (OIR) puis auprès de la Banque internationale pour la reconstruction et le développement (BIRD) à Paris. En 1983, la reine Elisabeth II le fait membre du *Most Excellent Order of the British Empire* (MBE) en récompense de ses mérites. Quand, à la fin des années 1980, sa femme trouve dans une armoire un livre renfermant une liste de noms d'enfants, elle la transmet à l'enquêtrice Elisabeth Maxwell. Cette liste dénombre tous les enfants sauvés par Sir Winton. Des lettres sont envoyées à une quatre vingtaine d' « enfants Winton » repérés en Grande-Bretagne. En février 1988, lors de l'émission télévisée *That's Life* diffusée par la BBC, Winton bénéficie d'une reconnaissance mondiale. Il reçoit ensuite des dizaines de reconnaissances et distinctions dans plusieurs pays. Il n'a cependant jamais été reconnu « Juste parmi les Nations » par l'Institut Yad Vashem, étant donné qu'il était Juif de naissance.
Sir Nicholas Winton, surnommé « le Schindler britannique » est décédé en 2015 à l'âge de 106 ans. ■

Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL *Mémoire d'Auschwitz*
Trad. : Emilie Syssau

© DR

La destruction complète du village de Lidice

Les enfants enlevés de Lidice ont survécu au massacre

Mais ont-ils pour autant été sauvés ?

*Fin 1941, l'*Obergruppenführer *Reinhard Heydrich, véritable organisateur de la Shoah, est nommé vice-*Reichsprotektor *de Bohème et de Moravie. Il règne en véritable roi dans la pittoresque Prague. Il est si convaincu d'être craint de la population qu'il prend peu de mesures de protection.*
Le 27 mai 1942, les résistants tchécoslovaques attentent à la vie du « boucher de Prague », un des surnoms donnés à Heydrich. Après quelques jours passés à l'hôpital, la « bête blonde » succombe le 4 juin à ses blessures. Abattu par l'attentat contre Heydrich, dont il parle comme de « l'homme au cœur de fer », Hitler veut faire un exemple et donne l'ordre de se montrer impitoyable.

Lebensborn : créer et récupérer

La foi des nazis dans le mythe racial aryen prend des proportions inquiétantes après la *Machtsübernahme* [prise de pouvoir] : des groupes de population de race inférieure sont chassés et exclus, et l'*Übermensch* aryen est délibérément créé. L'idéologie sanitaire nazie est appliquée. Cela signifie qu'il faut « produire » des enfants possédant le phénotype des races nordiques : yeux bleus, cheveux blonds, silhouette élancée. La craniométrie, discipline pseudoscientifique qui accorde une grande importance à la distance entre le devant et l'arrière de la tête, est intégrée à la politique démographique nazie. Les résultats sont consignés dans des « tables d'aryanité » pour leur conserver un caractère scientifique et pouvoir offrir une base « objective » à la politique.
Selon les nazis, la défaite de l'Allemagne impériale durant la Première Guerre mondiale a porté un rude coup à la dignité de la population allemande. Pour que l'Allemagne puisse se relever glorieusement sous Hitler, le peuple doit être mieux représenté. En décembre 1935, Heinrich Himmler, chef de la SS – une organisation raciale en soi déjà élitiste –, crée la société *Lebensborn e.V.* dont les deux principaux objectifs sont :

• Élever des enfants aryens

Des femmes à l'aryanité reconnue peuvent se porter candidates pour être fécondées par des Allemands de race aryenne ou des Germains sur présentation du *Großes Abstammungsnachweis* [grand certificat d'origine], établi en remontant jusqu'au 1er janvier 1800 afin de prouver leur origine aryenne. Les femmes doivent également disposer d'une attestation médicale indiquant qu'elles ne souffrent pas de maladies héréditaires. Le slogan « Schenk dem Führer ein Kind » [Offre un enfant au Führer] est le mot d'ordre pour les femmes allemandes en bonne santé.

• Assurer une « éducation germanique » aux enfants nés aryens

Du fait du mélange racial, il arrive que des enfants aryens naissent dans des familles non aryennes. Ce précieux sang aryen doit être récupéré. Les nazis enlèvent alors à leur famille biologique les enfants présentant des caractéristiques physiques aryennes et les attribuent à une famille allemande avec ou sans enfants qui doit leur donner une éducation « germano-allemande ». Ces enfants perdent alors tout lien avec les membres de leur famille, on leur donne un nouveau patronyme et une nouvelle langue remplace leur langue maternelle. Après la Seconde Guerre mondiale, bon nombre de ces enfants « germanisés », qui connaissent souvent des problèmes d'identité et de développement, sont renvoyés dans leur famille biologique (qui leur est devenue étrangère).

suite à la p.12 →

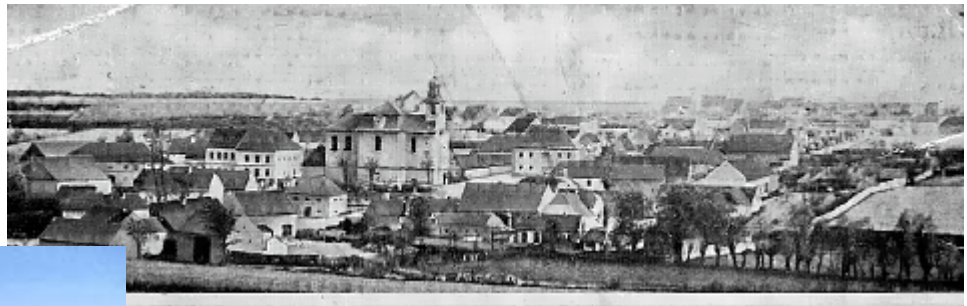
Le cas de Lidice (1ère partie) : les enfants aryens volés de Liditz

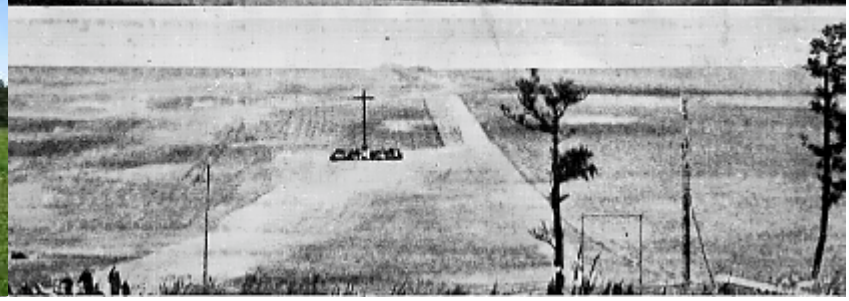
Le petit village de Lidice, dont le nom a été germanisé en Liditz, est situé à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Prague et compte quelques centaines d'habitants. Après la mort de Heydrich, ce village tombe dans la ligne de mire des nazis avides de vengeance, des rumeurs portant à croire que des partisans locaux y ont trouvé refuge. L'appel punitif d'Hitler à la suite du décès de Reinhardt Heydrich est aussitôt mis en pratique.
Le 9 juin 1942, Karl Hermann Frank et Kurt Daluege donnent l'ordre macabre. Le lendemain, 10 juin 1942, des représailles sanglantes ont lieu contre toute la population tchèque, indépendamment du sexe ou de l'âge. L'événement est entré dans l'histoire sous le nom de « massacre de Lidice ». Ce jour-là, une division SS encercle le village et enferme tous les hommes de plus de 15 ans dans une remise. Le lendemain, ces 192 hommes sont fusillés. Les femmes sont d'abord enfermées avec les enfants dans l'école du village. Quelques jours plus tard, ils sont 184 à être déportés au camp de concentration de Ravensbrück. Un quart d'entre eux ne survivra pas à la guerre. Quelque 105 enfants sont séparés de leur mère et transférés à Litzmannstadt (le nom germanisé de la ville polonaise de Łódź). 23 enfants tchèques au phénotype aryen sont intégrés au « programme de germanisation » racial. Un tout autre sort est réservé aux 80 % restants ; nous y reviendrons en détail dans le prochain numéro de *Traces de Mémoire*.
Lidice est réduite en cendres et rayée de la surface de la Terre. Pour anéantir toute trace d'une vie antérieure dans le village, les nazis enterrent même les cadavres et chassent le gibier. Plus rien ne doit rappeler la communauté qui y vivait précédemment… Peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, Lidice a été reconstruite à côté du village d'origine. Le précédent emplacement du village est aujourd'hui un grand mémorial qui rappelle au visiteur la folie destructrice des nazis.

Des 23 enfants intégrés au programme *Lebensborn*, six n'ont pas survécu dans les orphelinats. 17 ont été renvoyés à leur famille biologique après la Seconde Guerre mondiale. Les enfants qui sont revenus après la guerre – seulement 15 % du nombre total des enfants de juin 1942 – ont certes survécu à la barbarie nazie, mais ont-ils été réellement sauvés ? ■

Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL *Mémoire d'Auschwitz*
Trad. : Emilie Syssau

Lidice avant et après la destruction complète par les nazis →





© DR

Un impressionant mémorial a été érigé à l'endroit où se trouvait le village original de Lidice ↓

© ASBL Mémoire d'Auschwitz/J.P.

APPLICATION PÉDAGOGIQUE

Les villes martyres

NOM _____

CLASSE _____

Lidice. Situe le village actuel, près de Prague, sur une carte. Cherche cette même petite ville au temps de l'occupation nazie.
Que remarques-tu ? Argumente ton observation.

Ležáky. Dans le cadre d'une activité de groupe, on peut reconstituer l'histoire de ce village tchèque. Compare avec l'histoire de Lidice.

Remarques de l'enseignant/e

TRACES DE MÉMOIRE
est une publication
trimestrielle de
l'ASBL Mémoire d'Auschwitz
www.auschwitz.be

Vous trouverez chaque trimestre dans votre *TRACES DE MÉMOIRE* une application pédagogique avec une fiche didactique à utiliser en classe et/ou à conserver

Comment Marie Doležalová fut sacrifiée pour sauver Ingeborg Schiller

Marie Doležalová naît en août 1932 dans le petit village tchèque de Lidice, où toute sa famille habite et où elle va à l'école primaire.

Elle n'a que neuf ans quand les SS encerclent son village et débutent leurs agissements sanguinaires en juin 1942. Son père est liquidé, comme tous les hommes du village. Marie est emmenée avec sa mère et sa grand-mère dans le gymnase du village voisin de Kladno, où on les sépare. La mère et la grand-mère de Marie sont déportées dans le camp de concentration pour femmes de Ravensbrück (au nord de Berlin).
La fillette aux cheveux blonds est alors jugée bonne candidate à la « germanisation » et confiée à un couple allemand sans enfants qui souhaitait en avoir. Marie, la petite Tchèque, doit « disparaître » : plus rien ne doit révéler son identité, les Tchèques étant, selon l'idéologie nazie, des Slaves, donc des *Untermenschen*.
Marie perd soudainement tout ce qu'elle avait : ses parents, ses amis, ses camarades de classe, son environnement familier, sa maison, son nom, sa culture, son passé. Marie Doležalová n'est plus. Un couple allemand de la ville polonaise de Poznań, alors annexée au Reich sous le nom de Pozen, accueille alors une certaine Ingeborg Schiller.
La fillette « aryenne » ne maîtrise pas du tout l'allemand, la nouvelle langue avec laquelle elle doit communiquer. C'est pourtant la seule langue dans laquelle elle est autorisée à s'exprimer envers ces personnes inconnues

Photo de classe de Marie, prise en 1942 dans la cour de l'école de Lidice

© DR

dans un environnement hostile. Elle ne doit pas évoquer ses origines, c'est un sujet tabou. Mais bien sûr, les nazis n'ont pu effacer les souvenirs et l'histoire de Marie.

Après la Seconde Guerre mondiale, la Commission « Victimes du fascisme » recueille des enfants retirés à leurs parents. Ingeborg, redevenue Marie, retrouve alors sa mère gravement malade. Elles ne peuvent plus communiquer entre elles, car l'adolescente ne maîtrise plus le tchèque, sa langue maternelle. Les retrouvailles mère-fille sont de courte durée : la mère de Marie meurt quatre mois plus tard, des suites des mauvaises conditions de vie dans le camp de concentration de Ravensbrück. La jeune fille traumatisée est soudain orpheline. Elle est adoptée par sa tante, qui s'est installée dans la ville de Lidice reconstruite à partir de 1948. Marie témoigne au procès de Nuremberg des méfaits commis par les SS à Lidice.
Marie se marie et s'installe également à Lidice où elle habite aujourd'hui encore. Elle s'implique dans le travail de mémoire au Mémorial de Lidice. ■

Johan Puttemans
Coordinateur pédagogique
ASBL *Mémoire d'Auschwitz*
Trad. : Emilie Syssau
Source: www.stiftung-denkmal.de

© DR

Marie retrouve sa maman qui est gravement malade et avec qui elle ne pourra pas communiquer, elle a tout oublié de sa langue natale

Réflexions éthiques :

Es-tu d'accord avec le titre « Comment Marie fut sacrifiée afin de sauver Ingeborg ? »

Chaque enfant a-t-il le droit de connaître son passé ?

Développe ta réponse.

Extraits de la Convention relative aux Droits de l'Enfant, 1989

Article 7 (Nom et identité)
1. *L'enfant est enregistré aussitôt sa naissance et a dès celle-ci le droit à un nom, le droit d'acquérir une nationalité et, dans la mesure du possible, le droit de connaître ses parents et d'être élevé par eux.*

Article 8 (Maintien de l'identité)
1. (L'engagement) *à respecter le droit de l'enfant de préserver son identité, y compris sa nationalité, son nom et ses relations familiales, tels qu'ils sont reconnus par la loi, sans ingérence illégale.*
2. *Si un enfant est illégalement privé des éléments constitutifs de son identité ou de certains d'entre eux, les États parties doivent lui accorder une assistance et une protection appropriées, pour que son identité soit rétablie aussi rapidement que possible.*

Article 9 (Séparation des parents)
1. *Les États parties veillent à ce que l'enfant ne soit pas séparé de ses parents contre leur gré (…)*

ciné-club

PASSEURS D'IMAGES

Le thème de cette troisième édition : *Une enfance perdue*

NAPOLA - ELITE FÜR DEN FÜHRER (BEFORE THE FALL)

Dennis Gansel
Allemagne - 2005

Allemagne - 1942. Friedrich a dix-sept ans, il vit dans un quartier de la classe ouvrière de Berlin et est un boxeur doué. Son talent lui ouvre les portes d'une *Napola*, une de ces Académies nationales politiques qui étaient des écoles où fut formée la future élite. Il y découvrira une rude concurrence, mais aussi une amitié inattendue pour Albrecht, un garçon calme et sensible qui a plus l'âme d'un poète que celle d'un combattant. Puis vient le moment où la jeune élite inexpérimentée va découvrir le revers de leur formation à travers une mission macabre concernant des prisonniers de guerre échappés. *Napola* est un film dur dans lequel le spectateur sera confronté à des choix dirigés de jeunes garçons allemands.

EL LABERINTO DEL FAUNO

(LE LABYRINTHE DE PAN)

Guillermo del Toro
Espagne/Mexique/EU - 2006

1944. Après la victoire de Franco, la jeune Ofelia et sa mère, veuve du père d'Ofelia et enceinte de son nouveau mari, partent dans le nord de l'Espagne où ils iront vivre chez le beau-père, le capitaine Vidal, un homme dur et brutal qui se bat sans relâche contre les rebelles. Ofelia essaye de fuir ces atrocités et fera la rencontre d'un faune mystérieux qui lui dit qu'elle est en réalité une princesse. Ofelia devra résoudre comme il se doit les énigmes du faune, sinon elle ne reverra plus son vrai père, roi d'un monde dans lequel l'émergence du fascisme de Franco n'existe pas. Guillermo del Toro est un metteur en scène sensationnel, qui réalise ici un produit remarquable qui aura un impact durable.

© DR

IDI I SMOTRI

(REQUIEM POUR UN MASSACRE)

Elem Klimov
Union Soviétique - 1985

Un film anti-guerre fort qui parle d'un garçon, un adolescent, encore un enfant, qui est incorporé à un groupe de partisans pendant la Seconde Guerre mondiale. Au début, il aime le côté aventureux, mais confronté aux horreurs de la guerre, le vernis s'écaille très vite. Quand il est séparé de son groupe au cours d'un combat, il essaie de rebrousser chemin vers son village natal avec l'aide d'une jeune fille, mais tout a été détruit par les Allemands et la population a été décimée. Il se rend compte alors de son impuissance et de son passage à l'état d'adulte. Superbe photographie d'Alexei Rodionov et excellentes performances d'acteurs. L'histoire se passe en Biélorussie vers 1943.

Où ?
Cinéma AVENTURE
Rue des Fripiers 15 (Galerie du Centre)
1000 - Bruxelles

La troisième édition de notre ciné-club Passeurs d'Images commencera le 28 mars. L'innovation de cette année : nous avons programmé six projections (quatre en 2015 et quatre en 2016). Cela grâce à un succès croissant et à la présence d'un public fidèle. Le thème choisi pour cette édition 2017 est « Une jeunesse perdue ». La programmation offrira une large gamme de films internationaux de genres très différents. Le Cinéma Aventure continue à nous soutenir dans ce beau projet. Le prix d'entrée est toujours de six euros. ■

Georges Boschloos
ASBL *Mémoire d'Auschwitz*
www.cineclub.brussels

HOTARU NO HAKA

(LE TOMBEAU DES LUCIOLES)

Isao Takahata
Japon - 1988

Le Tombeau des lucioles est considéré comme l'un des plus beaux films d'animation jamais produit. Ce film impressionnant du Studio Ghibli est basé sur l'histoire vraie d'Akiyuki Nosaka. Seita et Setsuko sont frère et soeur pendant la Seconde Guerre mondiale au Japon. Après la mort de leur père au cours d'une bataille navale et de leur mère tuée par un raid aérien, ils se réfugient chez leur tante qui leur fait vite comprendre qu'ils sont une gêne pour la famille. Ils ne peuvent plus compter que l'un sur l'autre pour trouver un abri et de la nourriture. Ce film bouleversant est absolument à découvrir. Un premier remake (en téléfilm) a été produit en 2005, réalisé par Tôya Satô et un deuxième en 2008 réalisé par Tarû Hyûgaji.

UNDER SANDET

(LAND OF MINE)

Martin Zandvliet
Danemark/Allemagne - 2015

Le film danois *Land of Mine* veut raviver une affaire pénible dont on n'a pas parlé pendant de longues années : après la capitulation allemande des prisonniers de guerre allemands ont été obligés de désamorcer 2 millions de mines enfuies le long de la côte danoise. C'était tout à fait contraire à la Convention de Genève. Des 2 600 soldats allemands, pour la plupart très jeunes, beaucoup sont morts et d'autres ont été gravement blessés. Inspiré de faits réels, ce film parvient à vous glacer le sang, mais l'accent est surtout mis sur les relations entre l'officier, une vraie brute au départ, et les jeunes Allemands. Le film devait sortir le 22 mars 2016 en Belgique, mais a été reporté à cause des attentats.

© DR

BEASTS OF NO NATION

Cary Joji Fukunaga
EU - 2015

Un pays africain non spécifié. Un jeune garçon perd ses parents dans un conflit entre le gouvernement et les rebelles. Il est enlevé de son village et formé par un chef de milice / père de substitution pour devenir une machine de combat impitoyable. Mais avec l'aide de son ami sourd Strika, il se débrouille pour résister aux crimes et pour détourner les privations de la guerre. Le réalisateur a choisi de ne pas montrer l'horreur trop explicite, mais il a assez de talent pour faire de ce film, au moyen de suggestions intelligentes, un récit glacial. Ce qui est remarquable dans ce film plus que louable, est la performance d'un gamin de 14 ans du Ghana à qui a été offert un avenir différent de celui des enfants soldats.

Dessiner pour faire face au passé...

De père en fils

© ASBL Mémoire d'Auschwitz/G.B.

La déportation a volé l'adolescence d'Henri Kichka et l'a empêché de développer sa passion pour le dessin.
Depuis des années, Henri témoigne dans les écoles et met les jeunes en garde contre les dangers des extrêmes

Henri Kichka fêtera ses 91 ans le 14 avril prochain. Il vit dans son appartement à Bruxelles, entouré de photos de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Henri est un rescapé de la Shoah. Il a perdu sa famille à la suite des déportations des Juifs de Belgique organisées par l'occupant. Il a quatorze ans quand la barbarie nazie l'arrache à son quotidien. En mai 1940, il fuit en France avec ses parents et ses deux sœurs. Après avoir été internés dans les camps d'Agde et de Rivesaltes, ils reviennent en Belgique et sont arrêtés à Bruxelles par la Gestapo lors de la rafle du 3 septembre 1942. Après huit jours d'internement à la Caserne Dossin, ils sont déportés à Auschwitz le 12 septembre 1942 par le IXe convoi qui comptait 1 000 personnes (dont 228 enfants). Ses deux sœurs seront gazées et leurs corps brûlés à Auschwitz. Sa mère subira le même sort. Son père et lui séjourneront durant 33 mois dans différents camps de travaux forcés : Sakrau, Klein-Mangersdorf, Tarnowitz, Sint-Annaberg, Shoppinitz, Blechhammer (Auschwitz IV). Ils participent à la Marche de la mort jusqu'à Groß-Rosen et Buchenwald où ils seront libérés le 11 avril 1945. Malheureusement, son père y laissera la vie. Rapatrié en Belgique le 5 mai 1945, Henri sera hospitalisé durant un mois, résidera seize mois dans un sanatorium, puis un an dans un orphelinat. Henri se lie d'amitié avec un autre Belge et ensemble ils décident de reprendre la vie quotidienne et partagent un petit appartement. Henri rencontre alors sa future femme avec qui il aura quatre enfants. Mais le sort s'acharnera, puisqu'il en perdra deux. Doté d'une force morale peu ordinaire, il reste debout. Il voit la beauté plutôt que la grisaille et survit.

Depuis tout petit, Henri dessine. Il se souvient d'un de ses premiers dessins représentant Blanche-Neige et les sept nains, il avait cinq ou six ans. Il observe et dessine tout ce qu'il voit. Il essaye de copier avec son crayon ce que le monde lui montre. La Seconde Guerre mondiale ne lui enlève pas seulement le droit à une vie normale, mais l'empêche aussi de continuer à grandir dans le cadre de sa passion. Il est impensable que dans l'enfer des camps il puisse y avoir la moindre chance de dessiner… À ce propos, il raconte un de ses souvenirs, un détail pour nous, mais un événement tellement marquant pour celui à qui c'est arrivé :

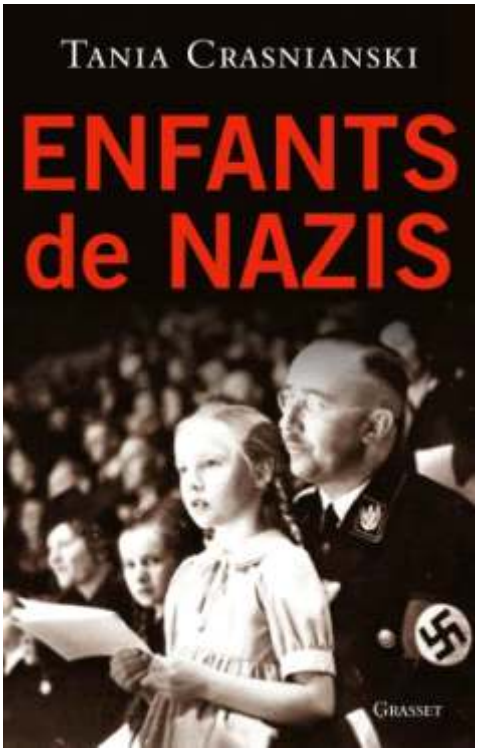
Henri Kichka a essayé de traduire ses souvenirs dans les innombrables dessins au crayon qu'il a réalisés. Plus tard, il va également les raconter dans un livre

Les années passent et Henri se met aussi à peindre en couleur, même en doré. Les souvenirs sombres se transforment en imagination riche, en formes et en couleurs qui dansent ensemble sur ses toiles

quelques jours après son arrivée dans le camp, un des gardiens nazis l'a frappé au visage tellement fort que ses lunettes se sont cassées. Mais Henri a vu, il a observé, il a retenu ce qu'il a vécu tout au long de ses 33 mois et à son retour il s'est remis à dessiner. Il se rappelle avoir fait rire tous les malades du sanatorium en faisant un croquis d'Hitler avec un pot de chambre sur la tête. Lorsque la vie normale reprend, il essaye de tourner la page, mais les images restent. Sa famille grandit, Henri est heureux et construit son avenir et celui de ses proches, mais les images restent. Et Henri se remet à dessiner. Il dessine les portraits des gens qu'il a pu rencontrer pendant la période qu'il a passée en enfer. Il dessine au crayon, du noir et du gris, comme si la grisaille qu'il refuse de voir dans la vie de tous les jours demeurait concentrée sur ces 33 mois d'exil et sortait par la pointe de ses crayons. Les dessins se multiplient, Henri commence à parler de son vécu et finalement il décide de témoigner de son histoire. Il commence ses visites dans les écoles, partage ses souvenirs avec les jeunes, et les met en garde contre le danger des extrémismes. Un jour, un élève lui demande si ce n'est pas insupportable de revivre tout ça dans sa tête chaque fois qu'il en parle en classe. Henri lui répond qu'il partage son vécu avec 20, 30 ou 70 autres êtres humains chaque fois, ce qui lui rend « la tête plus légère ».

C'est ce qui se passe aussi en 2005 quand il écrit son livre *Une adolescence perdue dans la nuit des camps*. Les dessins changent, Henri ne se limite plus à dessiner ses souvenirs, mais laisse libre cours à son imagination : il dessine en couleurs des formes géométriques, des symboles, des figures entrelacées. Il utilise du doré dans ses peintures, la vie lui sourit à nouveau. Son fils Michel, qui vit en Israël, est devenu un des plus grands dessinateurs de caricatures politiques de ces dernières années. En 2012, il a sorti son livre *Deuxième Génération. Ce que je n'ai pas dit à mon père*. Henri fait voir fièrement ses dessins, mais c'est quand il nous montre les photos de son dernier arrière-petit-fils que ce qu'il a voulu exprimer au début de cet entretien devient compréhensible : « Avoir aujourd'hui plusieurs dizaines d'enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, est le plus grand pied de nez que j'ai pu faire aux nazis ». ■

Georges Boschloos
ASBL *Mémoire d'Auschwitz*



© DR

Enfants de nazis

Comment vivre avec un nom à jamais diabolisé par l'histoire ?

Jusqu'en 1945, leurs pères étaient des héros. Après la défaite allemande, ils sont devenus des bourreaux. Eux, ce sont les enfants de Himmler, Göring, Hess, Frank, Bormann, Höss, Speer et Mengele, ces noms synonymes de l'horreur nazie. Ces petits Allemands ont vécu la Seconde Guerre mondiale en privilégiés, entourés par des parents affectueux et tout-puissants. Pour eux, la défaite allemande a été un coup de tonnerre. Innocents, inconscients des crimes paternels, ils en ont découvert toute l'étendue. Certains ont condamné, d'autres n'ont cessé de révérer ces hommes honnis par l'humanité entière. *Enfants de nazis* retrace l'ascension et le quotidien à la fois fastueux et banal de dignitaires accomplissant chaque jour leur travail de mort avant de s'égayer auprès de leurs familles, installées parfois à portée de vue des camps. Il dépeint ensuite les expériences uniques de ces enfants devenus adultes : la déchéance, la misère, la honte ou le repli. Quels liens ont-ils entretenu avec leurs pères ? Comment vivre avec un nom à jamais diabolisé par l'histoire ? Quelle part de responsabilité des crimes est-elle transmise aux descendants ? Comme ces enfants sont toujours hantés par le destin paternel, le passé nazi reste présent à nos mémoires. C'est en ce sens que leur histoire rejoint l'Histoire. Un document passionnant et de troublants portraits de famille.

Tania Crasnianski,
Enfants de nazis,
Paris, Grasset, 2016,
288 p.

Recension de cet ouvrage dans la revue de la Fondation Auschwitz *Témoigner. Entre histoire et mémoire* n°124

POUR UNE PRISE DE CONTACT

ASBL Mémoire d'Auschwitz -
Fondation Auschwitz
Rue aux Laines, 17 bte 50 - 1000 Bruxelles

Tél. : 02 512 79 98
Fax : 02 512 58 84

info@auschwitz.be
www.auschwitz.be

Publication réalisée grâce au soutien de

Loterie Nationale

Francophones Bruxelles

SPF Sécurité Sociale
Services des
Victimes de la Guerre

Banque Nationale

Directeur de la publication : Henri Goldberg
Rédacteurs en chef : Frédéric Crahay, Johan Puttemans
Secrétaire de rédaction : Georges Boschloos
Comité de rédaction : Marjan Verplancke, Yves Monin, Jean Cardoen
Graphiste : Georges Boschloos
Imprimeur : EVM Print